

LE PREMIER SECRET DE MICAELA

Elle avait seize ans : — cet âge heureux où l'avenir n'a que des reflets roses, où l'on mêle les rêves avec la réalité.

Elle n'était encore qu'une enfant à l'âme et au cœur purs qu'aucun souffle mauvais n'avait effleurée. Ignorant tout de la vie, les joies comme les douleurs, elle cherchait à comprendre seulement ce que les bonnes religieuses (d'un monastère d'Ursulines) qui l'avaient élevée, lui enseignaient. Il en est bien à cet âge, qui savaient déjà des petits mystères de la nature : on chuchote tout bas en récréation lorsque la maîtresse est loin. Mon héroïne avait conservé sa candeur de petite enfant, une heureuse ignorance. On lui avait inculqué une foi très vive. Une nature enthousiaste, un cœur tendre dont on pouvait faire vibrer les moindres cordes, avaient rendu la tâche facile. Cependant avec sa piété ardente, Micaela était d'une espièglerie de lutin et d'une gaieté folle parfois. Aussi, il arrivait souvent de la voir, un jour de congé, avec un pensum à écrire. Ah ! comme on en versait des larmes alors sur la rue : vilaine punition ! On n'avait pas peur de se rougir les yeux, d'être laide et de ne point plaire ainsi à quelque mortel, car le petit cœur ne battait que pour l'amour de Dieu.

C'était en juillet, dans les vacances. Le pensionnat de X... était vide. Tout un essaim de jeunes filles étaient retournées joyeusement au foyer de leur famille pour deux mois de liberté. Micaela était du nombre. La liberté dans ce temps là, c'était de n'avoir plus à mettre en pratique le catéchisme monotone de la pensionnaire. Avoir sommeil, avoir faim à telle heure... se retenir la langue quand elle démange de parler, etc.

Il paraît qu'une bonne amie est chose rare. Eh ! bien, elles étaient deux bonnes amies, s'aimant comme des sœurs. L'une était blonde comme les blés et l'autre brune comme une Andalouse. Leur physique contrastait, mais elles se ressemblaient au moral. On aurait dit que leurs deux âmes se reflétaient dans un même miroir.

Un soir, Micaela arrivait chez son amie, la trouva absente, pour quelques instants lui dit-on. L'attendant, elle entre au salon et se met au piano. Les candélabres ne sont pas encore allumés ; il fait une demi-obscurité. Micaela jette un regard par la fenêtre, sur ce beau ciel de juillet où s'éteignent les dernières lueurs du soleil, puis commence une douce mélodie. Son âme semble passer dans chaque note sur le clavier d'ivoire. Absorbée dans une rêverie profonde, elle n'entend pas quelqu'un entrer tout doucement. Tout à coup, elle sent deux forts bras l'enlacer et une bouche tomber sauvagement sur ses lèvres roses. La surprise ou peut-être son bon ange étouffa le cri prêt à jaillir de sa poitrine : une pauvre femme souffrante était dans l'appartement voisin. Elle s'arracha de l'étreinte de ce misérable, lui marquant la figure de ses ongles et s'enfuit toute tremblante. Cet homme, presque un vieillard, était le père de son amie ! Cette dernière ne sut jamais pourquoi Micaela ne lui rendit plus visite et chercha en vain l'énigme de ce froid survenu dans leur amitié. Personne ne sut non plus ce qui l'empêcha de dormir cette nuit-là et ce qui assombrir son front les lendemains.

Pauvre enfant, tu es troublée, inquiète, et pourtant on n'a profané que tes lèvres ; que serait-ce si on avait souillé ton âme ! Et quels regrets amers, quel désespoir, doit torturer un cœur, une âme, faits pour rester nobles, purs, et qu'un caprice impitoyable du hasard jette entre des mains qui les souillent sans scrupule et les abandonnent ensuite à la désespérance, à la cruelle désillusion !... Toi seule, ô belle et vraie Charité chrétienne, tu tendras la main au Repentir, tu lui diras qu'il est un pur encens qui s'exhale de toute souffrance, et que les larmes lavent. L'autre charité qui n'a de toi que ton masque, se détournera la tête ou peut-être lui crachera à la figure sans pitié dédaigneuse.

Allons, me voilà à faire de la morale. Ce n'était pas mon intention, mais mon cœur s'est glissé sur ma

plume, et c'est bien pardonnable, n'est-ce pas ? car je suis femme !...

Je reviens à mon histoire : en voici la fin et la conclusion.

Micaela est devenue une jeune fille sérieuse, sensée, un peu philosophe même. Son cœur est resté bon et peut-être est-il encore compatissant comprenant mieux les faiblesses et les souffrances de l'humanité. Cependant on me dit qu'elle conserve une pensée de haine pour cet homme qui ne sut pas respecter la candeur et l'innocence.

La divine charité ne commande-t-elle pas l'oubli du mal ! — et n'y a-t-il pas plus de grandeur d'âme à pardonner même ce qu'on devrait haïr ? —

SPERANZA.

PARCELLES DE VIE

PUISSANTE BEAUTÉ !

Vers les sept heures du soir, quand les derniers rayons du soleil s'éteignent à l'horizon et qu'une fraîcheur succède à la chaleur torride d'une journée de juillet ; quand les symphonistes ailés s'assemblent sous la feuillée et que l'angélus sonne au clocher du hameau, sur la moelleuse poussière de la voie publique, les voitures de promeneurs se croisent.

Ce sont des dames en villégiature, qui conduisent elles-mêmes leur carrosse ; ce sont des époux qui vont, avec leurs enfants, rendre visite aux grands-parents ; ou bien ce sont des jouvenceaux qui s'en vont voir leurs blondes.

A cet endroit enchanteur qui nous transporte aux Indes, tant il y a de diversité de fleurs au milieu des arbustes verts, tant les oiseaux qui y volent ont un plumage splendide, tant les papillons ont les ailes grandes et poudrées d'éclatantes nuances, aux Grands froids, deux charmants garçons, instruits, laborieux, Paul et Jean, se rencontrent et se saluent amicalement.

Le premier est robuste et brun, plein de hardiesse, le second est un grand blond, rose, un peu timide.

Ils ont chacun une voiture couverte et un attelage bien luisant. L'un a un poney noir, l'autre a un poney gris pommelé, deux fringants petits chevaux élevés à la ferme et choyés dans le but de leur servir à faire les cavaliers.

Paul. — Tu vas chez Rose, ta fiancée.

Jean. — Oui, et toi tu te rends chez Irène, ta future aussi. A quand ton mariage ?

Paul. — A la mi-septembre comme le tien. Oh ! que je l'aime, Jean, cette jeune fille. Qu'elle est belle à mes yeux. Jamais je n'ai vu de femme plus parfaite.

Jean. — Rose, à mon goût, est plus belle.

Paul. — Les traits d'Irène sont d'un ovale sans pareil.

Jean. — Rose a la figure ronde comme la fleur dont elle porte le nom.

Paul. — Irène a le teint d'une bancheur éclatante et ses cheveux abondants lui forment une couronne de jais.

Jean. — Rose est tendrement colorée et sa chevelure l'encadre d'une auréole.

Paul. — Les yeux noirs d'Irène ont des éclairs d'esprit et d'amour.

Jean. — Les doux yeux de Rose sont l'azur du firmament et renferment le paradis.

Paul. — Quel petit nez romain !

Jean. — Quel nez aquilin, qui lui donne un air de distinction !

Paul. — Ses éclats de rire argentins résonnent encore à mon oreille.

Jean. — Sa bouche adorable s'épanouit dans un sourire.

Paul. — Elle est la santé, la beauté pleine de grâces.

Jean. — Sa taille élancée rappelle une princesse.

Paul. — Je trouve, après tout, Irène beaucoup plus belle.

Jean. — Moi, je trouve, après tout, Rose beaucoup plus belle.

Paul. — Tu n'as pas bien vu ma fiancée.

Jean. — Toi, non plus, tu n'as dû bien voir la mienne.

Paul. — Convainquons-nous, certes ! Faisons une infraction à la règle, ce soir. Retournons sur nos pas. Tu iras chez Irène et moi j'irai vers Rose. La visite d'un ami consolera de l'absence du fiancé.

Aussitôt dit, aussitôt fait...

— Franchement, s'écria Paul, Rose est plus belle qu'Irène.

— Décidément, conclut Jean, Irène est plus belle que Rose.

Quelle révolution de sentiments s'opéra donc alors dans le cœur des deux jeunes filles ?...

Un mois et demi plus tard, il y eut deux mariages au pied de l'autel de l'église du hameau. Mais ce fut Paul qui convola avec Rose et ce fut Jean qui épousa Irène.

Et le bonheur le plus parfait couronna ces prodigieuses unions.

AUGUSTIN LELLIS.

A UNE PETITE ENFANT

Chère petite, tu me souris... Pourquoi... Devinerai-tu que je t'aime, et que mes bras te sont ouverts ?... Peut-être, tu es si fine !...

Allons, viens, cache-toi dans mes bras, ne crains rien, va, le Roi des Aulnes ne viendra pas, et dors, petite chérie, dors et souris.

Une mère m'a dit un jour : Quelque triste, que soit la vie d'une femme, quand elle presse son enfant sur son sein, elle oublie tout, et est heureuse.

Je le crois.

Tu n'es pas mon enfant, toi, mignonne, et ma vie se passe bien douce, bien belle ; mais vrai, quand, ainsi qu'un collier précieux, tes petits bras entourent mon cou, moi aussi j'oublie tout le reste, tout, même mes lectrices, et je me laisse caresser par ton sourire d'ange qui me montre les cieux, et par ton regard qui a gardé une flamme, une étincelle des beautés aériennes.

Tu n'es pas mon enfant, blonde Marguerite, mais quand, bercée par mes chants, tu t'endors, et que ton petit poing fermé repose sur ma main, je me sens un peu ta mère, et heureuse, élevée plutôt par ce devoir qui m'incombe pour un instant de veiller sur toi, je remercie Dieu de t'avoir faite, enfant pour ta mère, un peu pour moi aussi, comme je Le remercie d'avoir fait une mère pour l'enfant.

Allons, embrasse-moi, petite Marguerite, embrasse-moi, souris, dors, et laisse-moi rêver.

Dors, petite enfant, dors !

GILBERTE

LECTURES POUR TOUS

Jamais revue ne fut mieux nommée, ne justifia mieux son titre que les *Lectures pour Tous*. Parlant tour à tour à l'esprit et à l'imagination, elles s'adressent à tous les âges, à toutes les conditions. Quelle variété dans les romans mouvementés et passionnants, dans les articles toujours clairs, vivants, pittoresques que contient chaque mois l'attrayante revue publiée par la librairie Hachette & Cie. L'histoire, les progrès de la science, les voyages d'exploration, les merveilles de l'art, parmi tous les sujets qui peuvent piquer la curiosité du public.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Gelée Arc-en-ciel. — Lorsque votre gelée est préparée, divisez-la en trois parties ; dans l'une, mettez du marasquin ; dans l'autre, de l'essence de framboises ; dans la troisième, de l'orange ; bien entendu, vous pouvez varier vos parfums selon votre goût. Placez un moule dans une terrine contenant de la glace, pilez finement et versez dedans quelques cuillerées de l'une des gelées ; mettez dessus quelques quartiers de poire cuites dans un sirop de sucre, quelques cerises à demi confites, des groseilles rouges, des framboises ; ajoutez une couche de gelée de fruits et terminez par une couche de gelée. Enterrez dans de la glace pendant trois heures et démoulez sur serviette.